

L'été prochain

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 27

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178870>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port):

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces: 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

L'été prochain.

Vous m'avouerez qu'il ne s'annonce pas en rose, l'été dans lequel nous devrions être entrés. Les mauvais saints du milieu de mai nous font payer cher notre scepticisme à leur endroit; on a beau vouloir mettre dans le sac aux *dictons* la lune rousse, Pancrace et Péregrin, il n'en faut pas moins endosser son manteau le 14 mai; et bienheureux est-on si un ami complaisant a eu le bon esprit de mettre deux *rondins de fayard* sur les chenêts.

De toutes parts on nous annonce un été pluvieux; les jardiniers veulent que ce soit parce que c'est la lune qui nous *gouverne* cette année; d'autres prétendent que c'est la faute des Italiens et de M. de Bismark; on veut aussi que, l'hiver ayant pris la grosse part de la chaleur qui est dévolue à notre chétive planète pour sa provision annuelle, nous devons économiser le peu qui nous reste, si nous voulons nouer les deux bouts; j'ai même entendu — mais c'étaient des mauvaises langues — prétendre que la pluie était nécessaire pour faire réussir la plantation des boutures de Montbenon; je vous assure que je n'y crois pas.

Quoi qu'il en soit, on espère toujours. Tenez, l'autre jour, lundi dernier, je crois, entre deux fortes ondées, tout un groupe de citadins étudiait, de la terrasse de Beau-Séjour, la belle ceinture de montagnes qui encadre le lac et c'était à qui raconterait un incident d'une expédition à la Dent-d'Oche, aux Cornettes de Bise, à la Dent de Morcles ou aux Tours d'Aï. On faisait force projets pour le moment où les pluies de la St-Jean, qui cette fois précèdent la St-Médard, laisseraient Phébus percer la triple couche de nuages qui nous viennent, on ne sait d'où?

Je vous avoue — c'est mon opinion personnelle — qu'il est peu de jouissances plus pures que celle qu'on éprouve en quittant Lausanne, par une belle journée de juillet, le sac au dos, un bâton plus ou moins ferré à la main, pour se diriger vers nos Alpes. Et beaucoup plus de personnes se procureraient cette jouissance, que les chemins de fer rendent si facile, si l'on savait toujours quel but choisir, si, surtout, on était moins ignorant des beautés alpestres qui sont comme à notre porte et qu'il n'est point nécessaire d'aller chercher à Chamounix ou à Interlaken. Il y a encore, grâce à Dieu, dans nos montagnes vaudoises, quelques sentiers isolés dans lesquels vous pouvez rencontrer des gens au naturel, et non pas tels que nous les ont faits les Anglais dans ce malheureux Oberland bernois.

Est-ce que vos affaires vous tiennent cloué devant votre pupitre pendant toute la semaine? Prenez congé le samedi à quatre heures.... du soir, bien entendu; demandez à la gare un billet *train de plaisir* valable pour trois jours; vous débarquez à Bex, et, par la fraîcheur, vous montez tranquillement en deux ou trois heures à Gryon ou aux Plans de Frenières. L'air frais que vous trouvez au sortir de Bex vous dispose à la marche, vous oubliez procédure, bilans, inventaires, et vous voilà gambadant comme un écolier en vacances. Arrivé au but, vous vous surprenez à prendre, avec un appétit depuis longtemps disparu, un modeste repas qui vous remet de votre première fatigue. Ne vous oubliez pas alors à rêver en présence de ces cimes argentées par le clair de la lune; n'écoutez pas trop longtemps le sourd mugissement de l'Avençon; à quatre heures du matin, il faut être prêt à partir, car il y a encore loin jusqu'à Sion, où nous attend le chemin de fer.

Il ne s'agit de rien moins, en effet, que de traverser le *Pas de Cheville*, l'un des chemins les plus pittoresques que je connaisse, et point dangereux, pour venir déboucher dans la vallée du Rhône, entre Ardon et la capitale du Valais; c'est huit à neuf heures de marche qu'il faut compter, et avec quelques arrêts inévitables, il sera bien près de trois heures après-midi quand vous arriverez devant l'Evêché et son immense verger, à l'air si misérable.

Mais partons avant d'arriver. Vous atteignez d'abord les pâturages d'Anzeindaz, les plus élevés du pays, bordés d'un côté par la grande muraille des Diablerets, de l'autre par les glaciers qui s'appuient sur le massif du Muveran. Après quelques pas de descente, vous trouvez la frontière du Valais, indiquée par un mur en pierres sèches, qui tient lieu de ces clôtures en bois qui servent à délimiter les pâturages. Vous atteindrez bientôt un chalet, de construction récente, où vous trouverez d'excellent vin du Valais et un *picotin* que vous aurez bien mérité, le tout pas trop cher si l'on tient compte de l'éloignement de la capitale. Le chalet est situé à peu de distance du lac de Derborence, un de ces lacs noirs et silencieux des Alpes, qui vous inspirent je ne sais quel sentiment de crainte et d'effroi. Mais aussi vous vous trouvez devant l'un des spectacles les plus imposants de cette grande nature; vous êtes arrivé dans une gracieuse vallée, qui l'a été du moins, ce qu'atteste la fraîche verdure qui se montre ci et là; et tout le fond de cette vallée, sur une étendue de deux ou

trois lieues carrées, est recouvert de blocs énormes, détachés des flancs des Diablerets lors des éboulements qui eurent lieu dans les deux derniers siècles. C'est au milieu de ce désastre que vous marchez pendant une heure, suivant un étroit sentier qui contourne capricieusement ces monolithes dont chacun pourrait suffire à la construction d'une maison. Enfin, vous entrez dans la vallée de la Lizerne, qui se dirige perpendiculairement à la grande vallée du Rhône; vous apercevez au loin les cîmes neigeuses du Combin et toute la grande chaîne méridionale du Valais. Vous vous élevez insensiblement sur les flancs de la montagne; la Lizerne, que tout à l'heure vous avez traversée sur une poutre, elle est là à vos pieds, à 2000 pieds de profondeur, qui coule comme un fil d'argent dans une gorge terrible. Le *chemin neuf* que vous suivez n'est pas dangereux; les Valaisannes le parcourent chaque jour, assises sur leur mulet, les pieds du côté du précipice, et tricotant ou tressant de la paille; mais si vous n'avez pas la tête bonne, prenez le bord du sentier, contre la montagne; vous ne verrez pas le fond, il est vrai, mais vous étudierez à loisir un sentier pareil au vôtre, tracé sur le flanc opposé de la vallée et qui vous paraît d'une hardiesse à confondre l'imagination.

Vous débouchez enfin dans la vallée du Rhône, et comme il est près de midi, la chaleur s'y fait sentir avec luxe. Le petit village d'Avent, que vous trouvez au dessous du grand coude, ne vous inspire pas grand attrait; les maisons, en bois, paraissent être tombées du ciel et sont restées comme elles sont arrivées, penchant à droite ou à gauche. Cherchez la plus grande maison, au bas du village, entrez dans le verger qui est au-dessous et qui renferme la plus luxuriante verdure qu'on puisse voir, on vous servira un petit vin blanc, un peu aigrelet, parce qu'il est mal soigné, mais que vous buvez comme un nectar; vous aurez la précaution pourtant de vous assurer que le broc en étain est propre et vous ferez bien de laver vous-même les verres; l'eau est là tout près, claire et abondante; mais nos braves confédérés ne paraissent pas se douter qu'elle peut être bonne à quelque chose.

En passant à St-Séverin, où vous voyez de grandes et belles maisons blanchies à la chaux, entrez chez le curé, qui vous servira un copieux vin rouge qui supporte facilement le mélange de pareille quantité d'eau. Quand enfin vous avez fini de descendre, que vous arrivez au pont de la Morge, adieu le plaisir. Sion est là à deux pas, montrant ses toits étincellants comme une ville italienne; vous croyez l'atteindre, et pendant une heure vous maugréez contre la ligne droite, la poussière et les bons capucins qui se font traîner en char.

Nous sommes au bout, maintenant. Le bureau vous appelle-t-il pour le lendemain à huit heures? Alors reprenez le train, et à sept heures du soir vous rentrez dans ce bon vieux Lausanne que vous croyez avoir quitté depuis quinze jours. Pouvez-vous, au contraire, vous accorder encore une demi journée de vacance? Attendez au lendemain; vous quittez Sion à cinq heures du matin, vous visitez en passant les belles gorges du Trient, à l'occasion desquelles M. Rambert a si bien retracé les scènes pittoresques du flottage des bois, dans son

volume *Les Alpes*, et à deux heures vous êtes rendu à votre famille éplorée, brûlé comme un soldat d'Afrique.

Essayez toujours, il en vaut la peine.

S. C.

Coppet.

VII.

Nous avons vu M^{lle} Necker, enfant, étonner ses alentours par des talents d'une précocité rare; c'est maintenant à pas de géant qu'il faut la suivre dans le rapide développement de ses facultés, dans ses savantes études, dans sa conversation, brillante d'esprit, de finesse et de verve, ainsi que dans ses remarquables écrits.

« M^{lle} Necker, dit un biographe, fille unique d'un ministre, admirée pour son esprit, d'une figure remarquable, sans être belle, par la mobilité de ses traits et le feu de ses yeux noirs, parfaitement bien faite, pouvait aspirer aux partis les plus avantageux. Le choix de sa famille s'arrêta sur le baron de Staël, gentilhomme suédois fort aimé du roi Gustave, qui favorisait ses prétentions, et qui, pour rassurer M^{lle} Necker contre la crainte de quitter Paris, promettait d'assurer à M. de Staël, pour plusieurs années, la place d'ambassadeur en France. Ce ne fut point un mariage d'inclination; le baron de Staël a laissé peu de souvenirs. »

A l'époque de son mariage (1786), M^{lle} Necker était âgée de vingt ans. Ses premiers écrits avaient été lus avec avidité, mais sa véritable réputation d'écrivain ne commença qu'à l'apparition de ses *Lettres sur J.-J. Rousseau* (1788). Elle avait conçu dès son enfance un vif enthousiasme pour le philosophe genevois, dont les pages émouvantes enflamment si facilement l'imagination de la jeunesse. Cependant, cet ouvrage de M^{lle} de Staël, quoique très-remarquable, ne manifestait pas encore toute la supériorité dont elle fit preuve plus tard.

Peu de temps après la publication des *Lettres sur J.-J. Rousseau*, la Révolution française commença. M^{lle} de Staël qui, dans cet écrit, venait d'affirmer et de rendre hommage aux nouvelles idées dont la France allait s'emparer, ne pouvait rester indifférente au mouvement général. Son vœu le plus ardent était de voir « les Français placés au même niveau pour tout » ce qui assure les droits et relève la dignité de l'« être » humaine. » Elle avait l'espoir que son père, qu'elle adorait, contribuerait à réaliser un tel bien. D'un autre côté, cette femme, adversaire de la tyrannie, eût en horreur les crimes qui se commirent au nom de la liberté. Aussi, le règne sanglant de Robespierre fit sur elle une telle impression, et la mit dans une telle angoisse, qu'elle fut dans l'impossibilité d'entreprendre aucun travail suivi; toute son activité s'attachait à dérober des victimes à la mort. Elle quitta Paris après les massacres de septembre, et passa l'année de la Terreur au château de Coppet, avec son père et quelques amis réfugiés.

Rentrée en France après le régime de la Terreur, M^{lle} de Staël publia une brochure *Sur la paix intérieure*, qu'elle dédia aux Français. La république de